

Théâtre: Lysistrata...un virg-in qui porte fruit

par Michel Bélair

20 octobre 69.

Aristophane s'y reconnaît presque, Lysistrata en moins. Du moins retrouverait-il son texte, Michel Tremblay l'a remanié, refait même à certains endroits, mais il est partout resté fidèle au drame grec. Aristophane reconnaît son texte. C'est tout. Et, c'est sans aucun doute beaucoup mieux ainsi. Ce mouvement constant, cette présence totale, ce rythme plein et si méthodiquement articulé le dérouteraient: cette mise en scène aliénant sa conscience de spectateur le plongerait dans un contexte englobant qu'il n'avait qu'à peine esquissé.

Le rituel de la cohésion

Malheureusement, il verrait d'abord Denise Filiatrault beaucoup plus que Lysistrata; cela aussi le déroutera. Sa démesure, son manque de simplicité, sa fausse assurance toute calquée sur des gestes emphatiques... On peut se demander qui est responsable de cette seule brisure qui remet en cause toute la cohésion du spectacle. Faut-il y voir une erreur d'André Brassard qui aurait mal défini son per-

sonnage? Lysistrata est bien sûr une femme de tête et Brassard ridiculise cette prétention tout au long du texte, que ce soit par les répétitions ou par les interventions du chœur. Mais, Denise Filiatrault ne semble pas y mettre assez de subtilité, assez de finesse à travers ses gestes emportés qui soutiennent mal le personnage et qui ne mettent en relief que la trop grande volonté de bien faire de l'interprète. On en vient même à penser que les interventions de Brassard ne sont là que

pour ne pas rendre le personnage trop antipathique...

En revanche, Aristophane verrait encore ce remarquable dispositif scénique créé par Germain, ces éclairages judicieux et parfaitement dosés (les pannes en moins) et les très beaux costumes de François Barbeau. Mais, il serait surtout frappé par ce remarquable jeu d'ensemble qui restitue la valeur de rituel du théâtre; comme si, de fait, Brassard-Tremblay nous conviaient à une véritable célébration du geste et de la parole. La mise en scène est toute fondée sur une sorte de "célébration collective" dans laquelle tous sont impliqués à part égale. Ainsi, les quarante-quatre (44) comédiens qui hantent le plateau sont constamment réunis sous un même impératif; celui de la cohésion, de l'unité. Ce qui sert admirablement la logique interne de la pièce. Dans LYSISTRATA, toutes les femmes de Grèce se regroupent pour ne plus faire qu'une devant l'ennemi commun; la guerre. De l'autre côté, les hommes sont tous réunis dans leur "désir collectif": celui de percer... le blocus sexuel imposé par leurs épouses.

De cette opposition, de cette constante situation de conflit, le spectateur ne retient qu'un mouvement d'ensemble, que cet unanime et monolithique refus des femmes porté encore plus concrètement par cette emblématique structure d'acier sur laquelle elles s'appuient. Monolithisme qui n'en fait pas moins ressortir des individualités en ce qu'elles s'imbriquent davantage dans le grand tout nécessité par les circonstances. Ginette Letondal, Elisabeth Le Sieur, Kim Yaroshevskaya, par la justesse de l'expression. Louise Dussault, Madeleine Langlois, Denise Proulx et Diane Pinard qui toutes ont su donner un relief particulier à leur personnage sans pour cela détruire la cohésion essentielle à la célébration.

Au niveau de cette même justesse d'expression, il faut souligner l'interprétation des vieilles et des vieillards d'Athènes qui s'impose autant par la relative simplicité des jeux de scène que par la régularité marquée des jeux d'ensemble.

Aristophane noterait aussi l'ingéniosité du tandem Brassard-Tremblay qui ont su se permettre des écarts par rapport au texte original; écarts qui n'en sont pas moins constamment justifiables. Ces jumelles identiques par exemple qui dérident la salle par leur toute relative identité; cette spartiate anémique qu'interprète Louise Dussault et qui rend sympathique le côté bouffon du personnage. Autant de trouvailles qui sont là pour appuyer davantage la nécessaire cohésion que requiert la défense d'une cause commune.

Aristophane enfin remarquerait la musique sans trouvailles et sans surprise aucune de Neil Chotem de même que les temps morts qui par-

sèment la deuxième partie du spectacle, choses facilement pardonnables en ces temps difficiles où les virg-in ne portent plus fruit.

Bref, LYSISTRATA propose beaucoup plus que ce genre de spectacle auquel le TNM nous avait habitués: on y retrouve bien sur le même déploiement virant au tape-à-l'oeil, la même profusion et la même richesse du moyen,

mais aussi quelque chose de plus. Comme si Brassard et Tremblay avaient rajeuni l'ensemble. Comme si un souffle nouveau mettait du vent dans les voiles à une entreprise qui déjà commençait à ne plus révéler que ses tendances au narcissisme. LYSISTRATA plaira à tous les genres de public, les critiques que l'on en a fait jusqu'ici me semblent tout à fait injustifiées; au public habituel du TNM et à un public qui cherche autre chose que de se faire éblouir par les grandes productions. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il était temps.